Conception : Virginie Rubira
(Enseignante-Formatrice Académie de Toulouse)

Metropolis : une cité futuriste visionnaire ?

Références au programme de français de 1ère bac pro

Objets d'étude: « *L'homme face aux avancées scientifiques et techniques : enthousiasmes et interrogations* », « *Du côté de l'imaginaire* ».

Problématiques : Quelle vision du progrès offre *Metropolis* ? Comment le spectateur perçoit cette vision aujourd'hui ?

Capacités : identifier les idées essentielles d'un film ; rédiger un argumentaire ; contextualiser et mettre en relation des œuvres traitant un même aspect du réel.

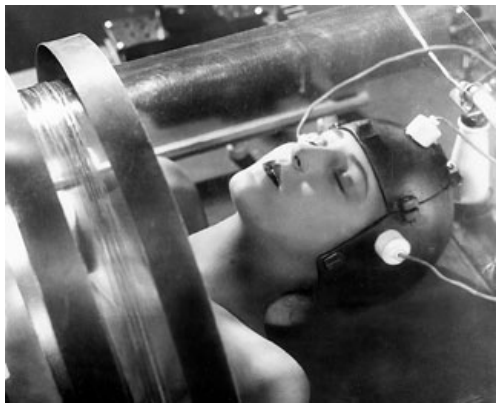
Nous proposons une séquence mineure qui complète la visite de l'exposition et permet une approche croisée des objets d'étude « L'homme face aux avancées scientifiques et techniques » et « Du côté de l'imaginaire ». L'approche est volontairement comparatiste pour mettre en avant la filiation de *Metropolis* dans l'imaginaire de la science-fiction, quel que soit le domaine artistique. Le film construit en effet des représentations qui sont aujourd'hui des références pour les thèmes de la ville futuriste, du savant fou, du robot ou de la relation homme/machine que connaissent les élèves et qui dépassent les genres. Nous retrouvons cette influence dans différentes BD et notamment dans les villes froides et violentes de l'univers d'Enki Bilal. Par ailleurs, l'œuvre de Fritz Lang s'inscrit dans une tradition fantastique qui interroge l'humain à travers le monstre ou le démiurge comme dans *Frankenstein* de Mary Shelley ou *L'Eve future* de Villiers de L'Isle-Adam que la naissance du robot dans le laboratoire Rotwang évoque. Nous ne pouvons pas oublier la représentation de la société industrielle et de l'exploitation des ouvriers, traités comme des outils de production, relégués dans les souterrains, nourrissant littéralement Moloch, la machine infernale, tel le Voreux dans *Germinal* engloutit les mineurs.

L'objectif est donc d'identifier le discours présent dans le film de Fritz Lang et de le mettre en perspective avec d'autres œuvres qui éclairent le rapport au progrès et à la science. Nous pourrons nous interroger avec les élèves sur la fonction de l'imaginaire qui éclaire le réel. La réflexion peut être prolongée sur l'héritage de cet imaginaire futuriste d'une étonnante modernité. L'univers biotechnologique et génétique actuel a modifié l'objet de notre réflexion mais les espoirs d'une vie meilleure et les craintes d'un humain asservi restent au cœur de notre rapport au progrès et des créations sur le sujet.

Le projet évalué des élèves est la rédaction d'un panneau argumenté pour compléter l'exposition de la cinémathèque dans lequel ils pourront réinvestir les éléments de réflexion sur les problématiques de la séquence.

Séance 1 : Le savant fou ou les inquiétudes face à la science sans limite.

Cette séance peut commencer par un compte-rendu des élèves de ce que l'exposition met en avant sur Rotwang. Une lecture d'images peut compléter l'analyse de la représentation du savant et de sa folie dans *Metropolis*.



On étudie le fantastique présent dans les scènes du laboratoire et de la création du robot-Maria, dans laquelle la magie se mêle à la technique. Ici le robot prend la place de l'homme et représente l'aspect maléfique.

La lecture d'un extrait de *L'Eve future* dans un deuxième temps permet d'approfondir la réflexion sur cette folie du créateur qui se compare à Dieu et de replacer le thème du savant fou dans la tradition littéraire fantastique de la fin du XIXe siècle. Le texte permet d'aborder le thème de l'idéal recherché à tout prix, car toute l'histoire commence avec la volonté de Lord Ewald d'avoir une amante belle et intelligente.

Un travail collectif d'argumentation à l'oral peut clore l'étude : quels arguments opposer à Edison ? Un travail écrit peut être proposé en synthèse : la rédaction d'un court dialogue entre Rotwang et Fredersen qui tenterait de raisonner le savant exprimant craintes et doutes.

Séance 2 : L'homme dominé par la machine : une critique de la société industrielle.

Metropolis reprend donc les thèmes sociaux de la condition ouvrière très présents au début du XXe siècle. L'étude de la séquence de l'ascenseur et de celle du Moloch permet de montrer les

thèmes classiques de l'homme instrumentalisé, rouage de la machine, et réduit à l'état de fantôme anonyme (par exemple *Les Temps modernes* de C. Chaplin, sûrement connu des élèves, à travers une esthétique et un registre différents).

La séance peut commencer par le rappel des différents lieux du film présentés dans l'exposition en élaborant un plan de la cité pour identifier la place des ouvriers.
La scène du Moloch est intéressante à analyser et peut être mise en parallèle avec la description du Voreux chez E. Zola. Thème, discours et procédés sont identiques mais l'esthétique, le registre et la symbolique diffèrent. F. Lang réalise certes un film visionnaire, moderne mais il s'inscrit dans la lignée des critiques sociales classiques.
La séance peut se conclure en imaginant le discours de Freder, horrifié par la scène, qui la décrit à son père.

Séance 3 : La cité moderne : une contre-utopie.

Metropolis est la ville moderne par excellence. Elle représente une véritable ville monde. Nous ne savons pas vraiment ce qui existe en-dehors. Ce monde est structuré par niveaux qui reprennent symboliquement les niveaux hiérarchiques de la société entre riches et pauvres, exploités et exploiteurs, travailleurs et oisifs. Ce point est clairement mis en avant dans l'exposition. Chaque partie de la ville est elle-même marquée par la verticalité, reprenant l'idée de l'élévation économique ou spirituelle : la chapelle bâtie dans les catacombes, la cathédrale, la tour de Metropolis. Dans tous les cas, l'homme y est minuscule, perdu dans des dédales souterrains ou aériens. Le labyrinthe renforce la symbolique de la ville dominatrice qui enferme les hommes dans sa logique implacable. Metropolis possède également son quartier de débauche, Yoshiwara. Fruit d'une ville réelle, Metropolis devient un lieu mythique dans lequel se concentrent et s'affrontent les contradictions de la société et les démons humains. Toute l'humanité, ses projets, ses réalisations se retrouvent dans cette société qui semble idéale par sa stabilité, sa modernité, sa richesse, son ordre, et pourtant se révèle totalement contre utopique : les hommes sont opprimés, le robot prend la place de l'humain, le savant fou est caricatural.

Cette représentation de la ville est devenue classique dans les récits d'anticipation (romans, films, mangas, BD) mais le monde référent évolue au fil du siècle et les contre-utopies ne reprennent pas exactement les mêmes interrogations. Nous proposons de travailler à partir de *Metropolis* et de *Le Sommeil du monstre* de Enki Bilal (Les humanoïdes associés, 1998) pour

analyser la ville de Fritz Lang et son influence chez certains auteurs contemporains. Les deux imaginent le monde en 2026. Nous retrouvons chez Enki Bilal l'immensité de la ville et les voitures volantes où la violence est affirmée dès le départ : les hommes sont en danger, les lieux sont dévastés, les êtres sont hybrides, la misère règne, les corps sont blessés et rapiécés. L'Histoire du XXe siècle s'est invitée chez Bilal avec ses conflits sanglants. Les visuels se ressemblent mais ce n'est plus la société industrielle et technique qui se trouve au cœur de la réflexion : c'est la guerre fratricide, la quête de repères, le terrorisme et la mondialisation.

Cette dernière séance permet de rassembler les différents points étudiés précédemment pour appréhender le monde évoqué par Fritz Lang plus globalement et l'idée de contre-utopie dans les récits d'anticipation. Nous proposons un travail oral basé sur les échanges entre élèves pour élaborer une réflexion collective. La séance peut s'articuler autour d'un relevé d'éléments (description de la ville, présence de la technologie et de la science, représentation des hommes) à partir de photogrammes du film et de vignettes de la BD. Le travail peut être réparti entre les élèves puis mis en commun à l'oral pour compléter et confronter les deux univers. En quoi les contre-utopies se ressemblent et se distinguent ? Que disent-elles sur notre société ? Quelle place y tient la science ?
Pour terminer, les élèves peuvent présenter oralement à leurs camarades une œuvre de science-fiction contre utopique de leur connaissance.

Texte 1

Étienne Lantier arrive au Voreux où il cherche du travail. Il découvre l'entrée du puits.

Après avoir monté un escalier obscur à moitié détruit, il s'était trouvé sur une passerelle branlante, puis avait traversé le hangar du criblage, plongé dans une nuit si profonde, qu'il marchait les mains en avant, pour ne pas se heurter. Devant lui, brusquement, deux yeux jaunes, énormes, trouèrent les ténèbres. Il était sous le beffroi, dans la salle de recette, à la bouche même du puits. (…) L'extraction venait d'être reprise ; et, sur les dalles de fonte, c'était un tonnerre continu, les berlines de charbon roulées sans cesse, les courses des moulineurs, dont on distinguait les longues échines penchées, dans le remuement de toutes ces choses noires et bruyantes qui s'agitaient.

Un instant, Étienne resta immobile, assourdi, aveuglé. Il était glacé, des courants d'air entraient de partout. Alors, il fit quelques pas, attiré par la machine, dont il voyait maintenant luire les aciers et les cuivres. Elle se trouvait en arrière du puits, à vingt-cinq mètres, dans une salle plus haute, et assise si carrément sur son massif de briques, qu'elle marchait à toute vapeur, de toute sa force de quatre cents chevaux, sans que le mouvement de sa bielle énorme, émergeant et plongeant, avec une douceur huilée, donnât un frisson aux murs. Le machineur, debout à la barre de mise en train, écoutait les sonneries des signaux, ne quittait pas des yeux le tableau indicateur, où le puits était figuré, avec ses étages différents, par une rainure verticale, que parcouraient des plombs pendus à des ficelles, représentant les cages. (…) Un coup pour arrêter, deux pour descendre, trois pour monter : c'était sans relâche comme des coups de massue dominant le tumulte, accompagnés d'une claire sonnerie de timbre ; pendant que le moulineur, dirigeant la manœuvre, augmentait encore le tapage, en criant des ordres au machineur, dans un porte-voix. Les cages, au milieu de ce branle-bas, apparaissaient et s'enfonçaient, se vidaient et se remplissaient, sans qu'Étienne comprît rien à ces besognes compliquées.

Il ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines pleines de charbon. Des moulineurs, aux différents paliers, sortaient les berlines, les remplaçaient par d'autres, vides ou chargées à l'avance des bois de taille. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas, « sonnant à la viande », pour prévenir de ce chargement de chair humaine. Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble.

— C'est profond ? demanda Étienne à un mineur, qui attendait près de lui, l'air somnolent.

— Cinq cent cinquante-quatre mètres, répondit l'homme. Mais il y a quatre accrochages au-dessus, le premier à trois cent vingt.

Tous deux se turent, les yeux sur le câble qui remontait. Étienne reprit :

— Et quand ça casse ?

— Ah ! quand ça casse…

Le mineur acheva d'un geste. Son tour était arrivé, la cage avait reparu, de son mouvement aisé et sans fatigue. Il s'y accroupit avec des camarades, elle replongea, puis jaillit de nouveau au bout de quatre minutes à peine, pour engloutir une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, selon la profondeur de l'accrochage où ils descendaient, mais sans un arrêt, toujours affamé, de boyaux géants capables de digérer un peuple. Cela s'emplissait, s'emplissait encore, et les ténèbres restaient mortes, la cage montait du vide dans le même silence vorace.

Emile Zola, *Germinal*, I-3, 1885.

Texte 2

Lord Ewald est amoureux d'une femme très belle mais peu spirituelle. Il confie son désespoir à son ami, le célèbre inventeur Thomas Edison. Celui-ci lui promet de trouver une solution à son problème en créant de toutes pièces une créature mécanique qui serait le sosie de sa bien-aimée mais serait aussi dotée d'esprit et d'une grande sensibilité.

" Eh bien ! puisque cette femme vous est si chère... JE VAIS LUI RAVIR SA PROPRE PRESENCE. Je vais vous démontrer, mathématiquement et à l'instant même, comment, avec les formidables ressources actuelles de la Science, - et ceci d'une manière glaçante peut-être, mais indubitable, - comment je puis, dis-je, me saisir de la grâce même de son geste, des plénitudes de son corps, de la senteur de sa chair, du timbre de sa voix, du ployé de sa taille, de la lumière de ses yeux, du *reconnu* de ses mouvements et de sa démarche, de la personnalité de son regard, de ses traits, de son ombre sur le sol, de son *apparaître,* du reflet de son Identité, enfin. – Je serai le meurtrier de sa sottise, l'assassin de son animalité triomphante. Je vais, d'abord, réincarner toute cette extériorité, qui vous est si délicieusement mortelle, en une Apparition dont la ressemblance et le charme HUMAINS dépasseront votre espoir et tous vos rêves ! Ensuite, *à la place de cette âme, qui vous rebute dans la vivante, j'insufflerai une autre sorte d'âme,* moins consciente d'elle-même, peut-être (- et encore, qu'en savons-nous ? et qu'importe ! -), mais suggestive d'impressions mille fois plus belles, plus nobles, plus élevées, c'est-à-dire revêtues de ce caractère d'éternité sans lequel tout n'est que comédie chez les vivants. Je reproduirai strictement, je dédoublerai cette femme, à l'aide sublime de la Lumière ! Et, la projetant sur sa MATIERE RADIANTE, j'illuminerai de votre mélancolie l'âme imaginaire de cette créature nouvelle, capable d'étonner des anges. Je terrasserai l'Illusion ! Je l'emprisonnerai. Je forcerai, dans cette vision, l'Idéal lui-même à se manifester, pour la première fois, *à vos sens,* PALPABLE, AUDIBLE ET MATERIALISE. J'arrêterai, au plus profond de son vol, la première heure de ce mirage enchanté que vous poursuivez en vain, dans vos souvenirs ! Et, la fixant presque immortellement, entendez-vous ? dans la seule et véritable forme où vous l'avez entrevue, je *tirerai la vivante à un second exemplaire, et transfigurée selon vos vœux !* Je doterai cette Ombre de tous les chants de l'*Antonia* du conteur Hoffmann, de toutes les mysticités passionnées des *Ligéias* d'Edgar Poe, de toutes les séductions ardentes de la *Vénus* du puissant musicien Wagner ! Enfin, pour vous racheter l'être, je prétends pouvoir – et vous prouver d'avance, encore une fois, que positivement je le puis – faire sortir du limon de l'actuelle Science Humaine un Etre *fait à notre image,* et qui nous sera, par conséquent, CE QUE NOUS SOMMES A DIEU. "
Et l'électricien, faisant serment, leva la main.

Auguste de Villiers de L'Isle-Adam, *L'Ève future*, Livre II, chapitre IV,1886.